Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 6

Artikel: Woody Allen, paroles et musique
Autor: Allen, Woody / Maire, Frédéric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932538

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Emmet (Sean Penn) et sa compagne d'un moment, Blanche (Uma Thurman)

Woody Allen, paroles et musique

Tous les lundis ou presque, Woody Allen joue de la clarinette dans un club de New York avec les Ragtime Rascals (que l'on voit à l'œuvre dans «Wild Man Blues» de Barbara Kopple). Il possède par ailleurs une impressionnante collection de disques de jazz, souvent utilisée pour mettre en musique ses propres films. Avant «Accords et désaccords», Woody Allen n'avait pourtant jamais réalisé de film entièrement consacré à la musique. Rencontre avec le maestro à Paris.

Propos recueillis par Frédéric Maire

C'est la première fois, à ma connaissance, que vous faites un film sur la musique.
J'en sais beaucoup sur le jazz parce que je l'aime énormément. Au fil des ans, j'ai lu des livres sur le jazz, sur le style New-Orleans, sur les débuts du genre, sur Chicago, Harlem, sur la vie de Bix Beiderbecke... Tout ce que je lisais m'intéressait, y compris le verso des pochettes de disques. En plus, comme je joue moi aussi, je connais pas mal de musiciens, et ils me racontent des histoires... C'est pourquoi j'ai pu prendre un peu de tout ce que je savais pour créer le personnage d'Emmet Ray. Il possède un peu des vies de Django Reinhardt, de Jelly Roll Morton ou de King Oliver. J'ai toujours trouvé intéressant de montrer ce genre de personnages au public. Ces grands musiciens ont aussi eu une vie incroyablement vivante! Jelly Roll Morton était un vrai maquereau qui avait une «écurie» de femmes à son service. Il était un excellent joueur de billard (comme Django Reinhardt d'ailleurs). Il avait un diamant serti dans une de ses dents. Il se vantait tout le temps de voler la musique des autres et de la signer de son nom. Un autre grand trompettiste de l'époque refusait d'enregistrer sa musique de peur qu'on lui vole ses idées... Il n'a peut-être fait que deux ou trois enregistrements de toute sa vie! Quant à Bill Davis, deuxième plus grand trompettiste blanc après Bix Beiderbecke, il était kleptomane. On raconte qu'à la fin d'un concert, il a volé la chaise sur laquelle il était assis!

Mais pourquoi avoir choisi de créer un personnage de toutes pièces et ne pas avoir mis en scène la biographie d'un musicien réel?
Je suis un écrivain, j'aime créer des histoires et des personnages... Je voudrais bien un jour raconter la vie d'un musicien, en l'occurrence Sidney Bechet, si tant est que quelqu'un veuille bien financer un tel projet, ce qui ne sera à mon avis jamais le cas. Bechet est le seul qui m'intéresse. Pour le reste, je préfère inventer une histoire originale, plutôt que de faire un film comme «Bird» (de Clint Eastwood, 1988, sur Charlie Parker, ndlr) ou «Round Midnight» (de Bertrand Tavernier, 1986, sur Bud Powell, ndlr). Encore que ce dernier soit très inventif, prenant de grandes libertés avec la stricte vérité biographique, ce qui peut devenir passionnant.
Si j'ai choisi d'inventer un personnage comme Emmet Ray, c'est que je voulais montrer la différence fascinante entre un artiste et un homme. Montrer comment quelqu'un peut être à la fois créatif, génial, extraordinaire dans son art... et aussi horrible dans la vie! C'est la même personne qui produit une si belle musique et se montre odieux et détestable dans son comportement avec les femmes.

Y a-t-il dès lors une même différence entre l'artiste et l'homme Woody Allen?
Non, je pense être le parfait opposé d'Emmet Ray. Il est un artiste entièrement dévoué à son art. Il ne vit que pour sa guitare, il en est amoureux. Moi, je suis quelqu'un de très gentil, de tout à fait normal, pas du tout excentrique. En tant qu'artiste, je suis un grand travailleur, mais pas spécialement dévoué à mon art. Sur un tournage, beaucoup de cinéastes que je connais sont les premiers à arriver sur le plateau le matin et les derniers à s'en aller le soir... Il y a des cinéastes passionnés comme Scorsese ou Spielberg qui, à six heures du soir, vont vouloir continuer jusqu'à minuit parce que c'est là le moment clé du tournage. Moi, s'il y a un match de basket à côté, je préfère renvoyer tout le monde à la maison pour pouvoir y aller. ▶

Parlez-nous du personnage de Hattie, la jeune femme muette amoureuse d'Emmet Ray. C'est un personnage fondamental, non ?
Tout à fait. Je voulais créer un personnage qui ne soit pour Emmet l'objet d'aucune compétition. Face à elle, il peut parler de tout, de sa vie, de son travail, de ses qualités, de son génie, alors qu'elle ne parle pas du tout. Elle ne fait que l'idolâtrer, l'écouter parler et faire de la musique. Elle est la chose la plus douce (*sweet*) du monde. Emmet ne supporte pas de développer à son tour des sentiments à son égard. Il la méprise, il la trompe. Un jour, enfin, elle lui offre un cadeau d'anniversaire, une paire de gants en daim avec une carte où est écrit en toutes lettres le mot «amour». Là, Emmet se sent mal, physiquement. Dès le moment où Hattie commence à représenter quelque chose pour lui, il ne peut le supporter et il la quitte; ou plutôt il la fuit.
Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il comprendra son erreur. Lui qui ne se fie à personne, qui porte toujours un revolver sur lui pour se défendre, qui abandonne toujours les femmes qu'il rencontre pour ne pas se sentir emprisonné, il avait enfin rencontré quelqu'un qui représentait la douceur et la soumission, une femme qui n'était peut-être pas belle comme Blanche, mais magnifique à travers le regard qu'elle posait sur lui. Elle était la seule à qui il pouvait se fier. Il l'aime, mais il le réalise trop tard. Son comportement détestable l'a éloignée de lui à jamais.

Parlez-nous de Dick Hyman, qui a ici arrangé ou composé la plupart des morceaux du film.
Dick Hyman a plus ou moins 70 ans maintenant. C'est un pianiste extraordinaire, capable de jouer à la perfection «à la manière de» Jelly Roll Morton, de Bud Powell, ou de Thelonious Monk. Il est tout aussi brillant pour les arrangements. Il est capable de vous les faire «à la manière» du Hot Club de France ou de Fletcher Anderson. Et c'est toujours aussi parfait. Ainsi depuis «Zelig» (1983), chaque fois que je fais un film qui a besoin de musique – pas celle, s'entend, que je choisis moi-même dans ma discothèque, mais une musique composée ou arrangée expressément pour le film, une chanson par exemple – c'est à lui que je fais appel. Quand j'ai décidé de créer un personnage de guitariste de jazz, il me fallait quelqu'un pour jouer de la guitare. Je lui ai demandé qui était le guitariste actuel qui aurait le talent d'un Django Reinhardt, il m'a tout de suite trouvé Howard Alden et il a formé Sean Penn à faire parfaitement semblant de savoir jouer comme Alden. Sean a d'ailleurs exaucé tous mes vœux! ■

Sean Penn l'indomptable

Il aurait pu briguer le titre de meilleur acteur de sa génération, celle des années 80. Mais cela ne lui a pas suffi. Après avoir failli confondre sa vie et ses rôles, Sean Penn est passé de l'autre côté de la caméra, de manière exemplaire. Depuis, il choisit ses films avec exigence et passion. Portrait du nouveau porte-parole de Woody Allen.

Par Norbert Creutz

Toute cinéphilie se confond plus ou moins avec les visages d'acteurs condamnés à rester nos contemporains. Avoir eu vingt ans dans les années 1980, c'est, pour le meilleur et pour le pire, avoir fait son apprentissage avec une génération d'acteurs lancés très jeunes sous les feux des projecteurs, de Matt Dillon à John Cusack, en passant par Tom Cruise, Michael J. Fox, Matthew Modine, Robert Downey Jr, Nicolas Cage, Kevin Costner et d'autres encore. Période faste, si l'on regarde en arrière, mais qui aurait pu le deviner? Et qui aurait pu prédire l'émergence de l'un plutôt que de l'autre comme star ou, mieux, comme acteur-auteur? A l'heure qu'il est, seul Sean Penn (talonné par Johnny Depp) peut prétendre à une catégorie à part: celle des acteurs qui marquent de leur personnalité le moindre film dans lequel ils apparaissent.

Deuxième des trois fils d'un acteur-réalisateur peu connu, Leo Penn, et d'une ancienne actrice, Eileen Ryan, Sean Penn, né le 17 août 1960 à Burbank, près de Los Angeles, pouvait difficilement échapper au cinéma. Au collège, il fréquente, avec son frère Chris, les deux fils cadets de Martin Sheen, Emilio et Charlie. Le quatuor s'amuse à tourner des petits films avec leurs caméras super-8. Sean renonce à s'inscrire à l'université pour embrasser le métier d'acteur. A l'âge de 19 ans, il fait ses débuts de professionnel à la télévision. Il aurait pu y rester si un premier sursaut d'ambition ne l'avait poussé à s'installer à New York. Là, il décroche un rôle dans une pièce *off* Broadway, «Heartland», directement responsable de son engagement pour son premier film, «Taps» de Harold Becker (1981).

Point de mire des «grands»

Derrière Timothy Hutton, vedette de cet excellent drame sur les jeunes recrues